

CLAUDE ROUX

L'homme sans visage



BeQ

Claude Roux

Diane la belle aventurière # 081

L'homme sans visage

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 500 : version 1.0

L'homme sans visage

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Il fallait pour Diane qu'elle agisse vite et sans bruit. L'homme qu'elle recherchait, le mystérieux Monsieur Victor, avait tenté de la faire assassiner. Il fallait qu'elle quitte Québec sans tambour ni trompette !

– Si Michel avait su dans quel pétrin il me mettait, en me demandant de retrouver monsieur Victor, il ne l'aurait pas fait.

En effet, c'était le journaliste du journal La Trompette qui avait lancé la jolie aventurière sur la trace de ce mystérieux personnage. De monsieur Victor, on ne savait rien, sinon qu'il était français, qu'il s'était installé dans la province de Québec, pour mettre sur pied, un vaste réseau de drogue et de prostitution.

Le seul indice que Diane possédait pour mettre la main sur lui, était la photo de sa maîtresse, Madeleine Levasseur, photo qui avait été

dénichée dans un Commissariat de Paris.

Diane avait rencontré cette dernière à l'hôtel Saint-Roch où elle logeait.

– Sans doute, me guettait-elle.

Puis quelques minutes plus tard, un homme avait essayé de l'abattre en tirant par la fenêtre de sa chambre.

Aussi décidait-elle de se mettre à l'abri et de reprendre les recherches plus tard.

Ce matin-là, elle parlait à la réceptionniste de l'hôtel Saint-Roch.

– Je pars dans trois jours, je vais régler à l'avance.

– Bien, mademoiselle.

– Vous enverrez ma valise, poste restante.

– Bien, mademoiselle.

L'intention de Diane était de partir sur-le-champ. Ses poursuivants croiraient qu'elle logeait toujours à l'hôtel tandis qu'elle serait déjà en route.

– Et pour changer ma physionomie, que ferais-

je ? se disait-elle.

Mais elle allait quitter sa chambre lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

– Allô ?

– Mademoiselle Roy ?

– C'est bien ça !

– Vous ne devinez pas qui est à l'appareil ?

Diane était surprise en effet parce que personne ne savait qu'elle se trouvait à Québec, à ce moment-là, personne sauf Michel.

– Madeleine Levasseur.

La maîtresse de Monsieur Victor !

– J'espère que vous avez eu une petite leçon, continua la voix. Vous êtes chanceuse car vous devriez être morte présentement. Vous avez eu de la veine.

– Que me voulez-vous ?

– Je veux tout simplement vous dire de ne plus continuer à rechercher Monsieur Victor, car la prochaine fois, il se pourrait fort bien qu'on ne vous rate pas.

– Merci du renseignement,

– Y a pas de quoi.

– Il est temps que je déguerpisse, se dit Diane en raccrochant le récepteur.

Mais elle ne s'avouait pas vaincue.

– Je le rattraperai bien, un de ses jours.

Puis elle quitta l'hôtel pour se rendre à un magasin de robes.

– Je voudrais une robe rouge comme celle que mademoiselle choisit, demanda-t-elle à la vendeuse.

Et du doigt, elle montrait une mince jeune fille aux cheveux blonds.

Celle-ci eut un petit air contrarié, paya puis sortit du magasin.

– Connaissez-vous un bon salon de coiffure ? demanda Diane à la vendeuse.

– Il y en a un tout près, trois portes à gauche.

– Merci.

Diane sortit après avoir revêtu la robe qu'elle

venait d'acheter. Quelle ne fut pas sa surprise de retrouver la jeune fille blonde au salon de coiffure.

À la coiffeuse, elle dit :

– Je voudrais faire teindre mes cheveux en blond, comme ceux de mademoiselle.

Diane était une merveilleuse rousse. Si elle se métamorphosait, c'était pour détromper ceux que Monsieur Victor enverraient certainement à sa poursuite.

– C'est dommage, mademoiselle, vous avez une chevelure si magnifique. Enfin, le client a toujours raison. Si vous voulez passer par ici.

La jeune fille blonde dont, Diane, sans méchanceté, copiait l'allure était devenue très pâle en apprenant que l'aventurière voulait se faire teindre les cheveux en blond. Elle avait remarqué qu'elle portait une robe identique à la sienne.

– Que me voulez-vous ? dit-elle en s'approchant. Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

– Mais rien, mademoiselle. Laissez-moi vous expliquer. Je...

– Vous êtes avec lui, n'est-ce pas ? Vous voulez me tuer !

Diane regarda la jeune fille avec de grands yeux ébahis.

– Qu'est-ce que vous dites ? De qui parlez-vous ?

– Ne vous moquez pas de moi ! Qu'est-ce que je vous ai fait !

Dans son visage, il y avait une crainte atroce. Ses mains tremblaient. Elle se leva brusquement, arracha le tablier que la coiffeuse avait mis devant elle puis se dirigea vers la porte. Mais elle s'arrêta subitement, vacilla et s'écroula dans un fauteuil.

Diane était déjà à ses côtés.

– Je vous jure que je ne vous veux aucun mal, mademoiselle. Si j'ai acheté une robe comme la vôtre, si j'ai décidé de me faire teindre les cheveux de la même couleur que les vôtres, c'est pour une raison tout à fait personnelle et je vous

prie de croire que vous n'êtes aucunement concernée. Mais dites-moi, qu'est-ce que vous avez ? De qui parliez-vous tantôt ?

Il y avait un tel accent de sincérité dans la voix de Diane que le visage de la jeune fille se détendit. Elle demanda d'une voix faible :

– Vous me dites la vérité ? Vous ne mentez pas ?

– Comment pourrais-je vous le faire croire ? Dites-moi plutôt de qui vous parliez tantôt. Qu'est-ce qui vous a effrayée lorsque vous avez voulu sortir du salon ?

La coiffeuse avait rejoint sa cliente et écoutait avec un intérêt rempli d'inquiétude.

– Regardez, dit la jeune fille en frissonnant et en levant le bras.

Puis elle ajoutait :

– Vous le voyez ? Le gros homme avec la canne, le gros homme avec la barbe noire ?

En effet, de l'autre côté de la chaussée se trouvait une espèce de géant à forte barbe noire, qui s'appuyait sur une canne.

– Partout où je vais, il me suit. Je ne puis quitter la maison ou rentrer sans qu’il soit là. La nuit, si je regarde par la fenêtre, je le vois appuyé à un arbre. Même quand il pleut, il est là qui regarde vers ma chambre.

Diane regarda la coiffeuse. Celle qui parlait était-elle folle ?

– Et ça dure...

– Depuis un mois.

– Pourquoi ne prévenez-vous pas la police ?

– Mon père est un homme grandement malade. N’importe quelle contrariété pourrait le tuer.

– Pourtant, il me semble que si ce que vous dites est vrai...

Le visage de la jeune fille s’était enflammé.

– Vous ne me croyez pas, n’est-ce pas ? Alors pourquoi en parlerais-je à d’autres ? Ils ne me croiraient pas non plus. Qu’est-ce que vous diriez si je vous disais que des fois, la nuit, j’entends une voix qui dit : « Le temps approche Denise, la corde est presque prête. »

– Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura la coiffeuse.

– Ça veut dire qu'il faut que je me pendre.

Pendant qu'elle avait parlé, les prunelles de la jeune fille avaient pris une telle fixité, son visage, ses lèvres charnues s'étaient tellement contractés que Diane fut portée à croire qu'elle souffrait de quelque affection mentale qui lui faisait voir des fantômes.

Comme pour la démentir, celle qui se nommait Denise, ajouta :

– Vous me croyez folle, n'est-ce pas ? Mais l'homme d'en face, il y est toujours ! Et quand je sortirai, vous allez voir, il me suivra.

– Oui mademoiselle, je vais voir.

– Que voulez-vous dire ?

– Écoutez-moi bien. Un hasard a voulu que j'achète une robe identique à la vôtre. Bientôt j'aurai les cheveux de la même couleur que les vôtres. Mettons ce hasard à notre profit. Ce n'est pas vous qui allez sortir, c'est moi.

– Vous ?

– Il se peut que l’homme dont vous parlez se méprenne. S’il vous suit, je le saurai bien. Vous allez rester ici, vous allez attendre mon téléphone.

– Mais pourquoi feriez-vous cela ?

– Tout simplement pour vous aider. Croyez-moi ! Je vous en prie !

La jeune fille respira profondément.

– C’est peut-être la Providence qui vous envoie ?

– Contentons-nous du hasard. Vous acceptez ?

– Oui.

– Bon, alors mademoiselle, dit Diane en se retournant vers la coiffeuse, faites diligence.

Deux heures plus tard, Diane était méconnaissable. Elle avait même emprunté de la jeune fille son rouge à lèvres et avait modifié par un savant maquillage l’allure de ses traits.

– Vous vous ressemblez comme deux gouttes d’eau, dit la coiffeuse en s’extasiant. Vraiment c’est à s’y méprendre.

– Il est toujours là ?

– Toujours.

– Bon je pars. Vous, mademoiselle Denise, ne bougez pas ! Attendez mon téléphone.

Diane sortit sur le boulevard Charest, s'engagea peu de temps après dans la rue Dorchester, déambula comme une femme qui fait son magasinage en allant à l'aventure.

Il n'y avait aucune erreur possible, le gros homme la suivait.

Elle fut sur le point, à un moment donné, tant il mettait d'insistance à s'attacher à ses pas, de se retourner et de lui demander à brûle-pourpoint ce qu'il voulait.

Mais elle s'en garda cependant, car un plan germait dans son cerveau toujours en ébullition.

Elle entra dans une pharmacie et d'une cabine téléphonique composa le numéro du salon de coiffure qu'elle avait quitté une heure plus tôt.

– Mademoiselle Denise, s'il vous plaît. Ah, c'est vous, Denise ? Vous permettez que je vous appelle Denise ? Merci. Vous aviez raison. Il ne

m'a pas quittée d'une semelle. Je vous en prie, ne vous alarmez pas. Voici ce que vous allez faire. Vous tenez à vous débarrasser de cet individu, n'est-ce pas ? Bon... alors vous allez demander à la coiffeuse de vous teindre les cheveux en roux, comme étaient les miens. Ensuite vous mettrez la robe que je portais avant d'en acheter une comme la vôtre. Elle est dans un sac quelque part. Faites ce que je vous dis. Moi, du barbu, je m'en charge. Ensuite vous viendrez me rejoindre au restaurant, le Baril d'Huîtres, vous connaissez, c'est un endroit charmant. Prévenez votre père que vous allez rentrer tard. À tout à l'heure.

Diane sortit de la pharmacie avec une chanson sur les lèvres. Elle se demanda comment il se faisait que l'aventure l'attendait toujours au bout du chemin et ne pensa pas que c'était elle au fond qui y cédaient comme à un besoin inéluctable.

Elle tourna la tête, dévisagea l'homme à la canne qui se colla à une vitrine de magasin et se dit :

– Toi, mon gros, tu perds rien pour attendre.

II

Même quelqu'un d'averti aurait eu de la difficulté à savoir qui était Diane Roy et qui était Denise Maloin en voyant les deux jeunes filles attablées devant de magnifiques homards au sélect restaurant Le Baril d'Huitres.

– Qu'est-ce que vous allez faire, à présent ?
demanda Denise Maloin.

– Est-ce que ce que j'ai fait vous inspire confiance ?

– Oui, j'ai confiance en vous.

– Et vous êtes prête à faire ce que je vous demande ?

– Oui.

– Dites-moi d'abord où vous habitez, qui vous êtes, avec qui vous demeurez. Il faut que je sache tout de vous.

La jeune fille avala sa salive.

– J’habite avec mon père une villa un peu en dehors de la ville, près du fleuve.

– Vous êtes seuls ?

– Ma mère est morte, je n’ai ni frère ni sœur, si c’est cela que vous voulez dire.

– Votre père ne travaille pas ?

– Il est malade. D’ailleurs, je dois vous dire, nous sommes assez riches.

– Des domestiques alors ?

– Un chauffeur... un très vieil employé. Et une garde-malade pour mon père. Nous avons aussi une cuisinière, c’est une cousine de mon père.

– Ils sont de confiance ?

– Que voulez-vous dire ?

– Bien si vous leur demandiez de ne pas dire ou de dire une chose, ils le feraient ? Ils ne vous veulent aucun mal ?

– D’Adrien et d’Amélie, je suis sûre.

– Qui sont-ils ?

– Le chauffeur et la cousine de papa.

– Tandis que la garde-malade ne vous inspire pas confiance ?

– Je n’ai pas dit ça. Tout simplement qu’elle est nouvelle dans la maison. Je comprends mal comment elle y est entrée. C’est une Chinoise.

Diane leva un regard surpris.

– Lorsque mon père acheta la maison, il lui fut demandé par le notaire s’il ne pouvait pas employer Su-Ken. Le vendeur voulait absolument assurer son avenir. Il la disait remplie de qualités et une domestique impeccable. Quant à ça, il a raison. On ne saurait trouver quelqu’un de plus compétent et de plus discret. Elle soigne mon père avec une patience et une délicatesse vraiment extraordinaires.

– Mais vous n’avez pas confiance en elle ?

– Pas autant que dans les autres, puisque je la connais moins.

– Vous avez votre clef pour entrer chez vous ?

– Oui.

– Vous arrive-t-il d’entrer tard ?

– Rarement.

– Si vous entriez, ce soir, à onze heures, que se passerait-il ?

– Que voulez-vous dire ?

– Quelqu'un vous verrait ?

– Mais non. Adrien serait dans sa chambre, Amélie aussi. Il se pourrait que Su-Ken soit encore avec mon père.

– Vous embrassez votre père avant de vous coucher ?

– Toujours.

– Vous allez téléphoner de nouveau à votre père et lui dire que ce soir vous n'irez pas l'embrasser. Il s'inquiétera. Dites-lui que c'est une surprise que vous lui préparez, demandez-lui d'attendre de vos nouvelles, demain matin.

– Mais...

– Faites ce que je vous dis.

– Pourquoi voulez-vous que je téléphone à mon père ?

– Parce que ce n'est pas vous qui allez entrer

chez vous ce soir, c'est moi.

Denise Maloin s'était immobilisée.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Si vous m'obéissez, nous allons aller rapidement au fond de cette histoire. Demain, je préviendrai votre père de tout ce qui se passe. Vous lui avez parlé de l'homme à la canne ?

– Non. Il est tellement malade.

– Nous lui dirons que c'est une mauvaise plaisanterie que l'on vous joue et que vous avez décidé de passer à la contre-attaque. À quelle heure se lève-t-il ?

– Neuf heures...

– Vous lui téléphonerez en modifiant votre voix. Je suppose que c'est Su-Ken qui répond à l'appareil ?

– Oui.

– Il ne faut pas qu'elle se doute de rien. Je ne dis pas qu'elle est dans cette affaire mais je ne prends aucune chance. Alors, vous acceptez ?

– Vous auriez vraiment le courage d'aller

coucher dans ma chambre ?

– Oui.

– Vous êtes extraordinaire !

– Donnez-moi votre clef et expliquez-moi comment on se rend chez vous et comment on arrive à votre chambre.

Lorsque Diane fut en possession des renseignements dont elle avait besoin, elle dit à Denise :

– Nichez-vous quelque part pour cette nuit, téléphonez à votre père et laissez-lui votre adresse. Recommandez-lui d’être muet comme une tombe. Je vous téléphonerai demain soir.

– Entendu, répondit Denise d’une voix nerveuse.

– Vous sortirez du restaurant après moi et seulement lorsque vous serez convaincue que j’ai amené le barbu dans mon sillage.

– Oui.

– Alors, bonjour Denise, et ne vous inquiétez pas pour moi.

Diane sortit du restaurant, repêcha l'homme à la canne et l'emmena jusqu'à la demeure de Denise Maloin.

– C'est pas de la guenille ! s'exclama-t-elle en voyant la silhouette de la villa.

Elle rejoignit la chambre de Denise sans être aperçue par quiconque.

Elle était à peine au lit lorsqu'elle entendit une voix profonde chuchoter :

– Patience, Denise... La corde est prête... Ce ne sera pas pour longtemps. Vois, le crochet est déjà en place devant la fenêtre.

Diane se leva d'un bond et courut à la fenêtre. En effet un gros crochet de fer était fixé au plafond, à quelques pouces du mur.

Un crochet, pour la corde avec laquelle Denise devait se pendre.

Diane baissa les yeux en frissonnant.

C'est alors qu'elle vit sur la terrasse, appuyé à un chêne, l'homme à la canne, qui regardait sa chambre.

Aperçut-il sa silhouette dans l'embrasure de la fenêtre ?

Il s'inclina et disparut.

Diane retourna au milieu de la chambre et fixa le crochet vissé dans le plafond.

– Qu'est-ce que tout cela veut-il bien dire ? se demanda-t-elle troublée.

III

Le lendemain matin, vers dix heures, un grattement à la porte éveillait Diane.

– Entrez, dit-elle en s’asseyant dans son lit.

La porte s’ouvrit et un homme, assis dans une chaise de paralytique pénétra dans la chambre, propulsé par un domestique, maigre et à chevelure blanche.

L’invalides avait un visage mince et des yeux gris chargés de souffrance.

– Mademoiselle, mademoiselle ! s’exclama-t-il malgré que sa voix resta étouffée. Ma fille vient de me téléphoner. Pourriez-vous m’expliquer...

– Mais certainement. Je suppose que vous êtes Adrien ? demanda-t-elle à celui qui se tenait debout derrière la chaise.

– Oui, mademoiselle.

Et il la regardait avec des yeux remplis de

stupeur. Qui était cette fille qui ressemblait étrangement à Denise Maloin, qui portait une de ses robes de nuit et qui était couchée dans son lit ? Croyait-il rêver ?

– Je vais tout vous dire, continua Diane, mais il ne faut pas que vous vous alarmiez.

– Comment pourrait-il en être autrement ? Pourquoi Denise n'est-elle pas rentrée ? Pourquoi êtes-vous ici ?

– Votre fille est la victime d'une farce ennuyeuse mais inoffensive, mentit Diane avec aplomb. Depuis quelque temps, un individu à l'allure bizarre se permet de la suivre partout où elle va. Il ne l'importune pas, remarquez, et il ne lui est arrivé aucun désagrément mais...

– Qu'est-ce que vous dites ? dit le malade en pâlisant légèrement. Un homme... Denise...

– Oui. Votre fille et moi avons décidé d'aller au fond de cette histoire.

– Vous connaissez Denise ?

– Depuis hier seulement.

– Mais...

– Nous nous sommes connues dans un salon de coiffure. Elle me montra l’homme qui la suit. J’ai décidé de me payer sa tête.

– Tout ceci me paraît bien étrange...

– Prenez ma parole, monsieur Maloin, votre fille ne court aucun danger.

Mais le paralytique était sceptique. Diane pouvait voir le sang circuler vivement dans sa tête par le mouvement des veines de ses tempes.

– Pourriez-vous envoyer Denise chez un parent pour quelques jours, là où personne ne pourrait la trouver ?

– Oui... À la rigueur...

– Alors vous lui téléphonerez aussitôt que nous aurons fini notre conversation.

– Vous me jurez, n’est-ce pas, que Denise ne court aucun danger et...

– Je vous le jure. D’ailleurs ne serez-vous pas plus rassuré si vous la cachiez quelque part ?

– Oui, en effet.

– Alors c’est entendu. Dites-moi. Que pensez-

vous de Su-Ken ?

Aussitôt le malade protesta.

– Vous ne croyez pas tout de même que Su-Ken soit mêlée à cette malheureuse histoire ?

– Je ne sais pas pour le moment. C'est pourquoi je vous questionne à son sujet.

– C'est une admirable personne. Il n'y a aucune garde-malade, aussi bardée de diplômes fut-elle, qui pourrait me soigner comme le fait Su-Ken. Seuls les asiatiques peuvent avoir ce doigté et cette patience.

– Vous n'avez jamais eu à vous plaindre d'elle ?

– Au grand jamais.

– Tout de même, vous ne la connaissez pas ! Vous ne savez pas d'où elle vient, ce qu'elle faisait avant de travailler ici, etc.

– Su-Ken ne me parle jamais de son passé. Malgré que je l'aie questionnée maintes fois.

– Laissons cela. Dites-moi, monsieur Maloin, comment occupez-vous vos soirées ?

– Je travaille un peu dans mon bureau. Su-Ken me fait la lecture.

– Elle est toujours avec vous ?

– Jusqu'à ce que je me retire, oui.

– Et où est votre bureau ?

– Mais au premier.

– Et qu'est-ce qu'il y a au-dessus ?

– La chambre de Denise...

– Ah !... La chambre de Denise...

– À quoi riment toutes ces questions ! Je vous avoue, mademoiselle, que je ne comprends pas.

– Donc la fenêtre de votre bureau est juste au-dessous de celle de la chambre de votre fille ?

– Oui.

– Avez-vous remarqué si Su-Ken, le soir, lorsqu'elle est avec vous, regarde sur la terrasse ?

– Je ne sais pas... Je ne me souviens pas.

– Réfléchissez, monsieur Maloin, c'est très important.

– Il me semble que quelquefois en effet, Su-

Ken contemplait la nuit.

– Donc elle le voyait, tout comme Denise, murmura Diane en songeant à l’homme à la canne. Et elle n’en a pas parlé.

– Mais qu’est-ce que vous dites, mademoiselle ! De qui parlez-vous ?

– Monsieur Maloin, vous allez vous débarrasser de Su-Ken.

Cette fois le malade s’emporta.

– Me défaire de Su-Ken ? Vous n’y songez pas ? Et qui la remplacerait ? Même s’il s’agit d’une farce dont ma fille est la victime, ne croyez-vous pas que vous allez trop loin, mademoiselle ?

– Vous allez la renvoyer, provisoirement. Dénichez-lui une course urgente à faire. Tiens, envoyez-la chercher des papiers chez un de vos courtiers, amis, ex-hommes d’affaires, à Montréal. Ça lui prendra trois jours... Quant à s’occuper de vous, je m’en charge. J’ai déjà rempli le rôle de garde-malade. Vous serez très bien entre mes mains, croyez-moi.

– Mais...

– Faites ça pour Denise. Et si vous voulez, téléphonez à votre fille, vous verrez qu'elle acceptera tout ce que je propose.

– Soit. Je vais faire comme vous le dites puisque c'est pour aider ma fille.

– À la bonne heure, dit Diane en mettant sa main sur l'épaule du malade. Il faut, n'est-ce pas, que tout ceci reste entre nous. Adrien, vous saurez vous taire. Il faudra prévenir Nathalie également. Pour tout le monde, je suis Denise Maloin. Et surtout pour Su-Ken, je vais rester dans ma chambre, prétexter une indisposition jusqu'à ce que Su Ken ait quitté la maison. Avez-vous un revolver monsieur Maloin ?

– Oui...

– Alors donnez-le-moi : je vais me livrer à un petit jeu.

Le malade regarda Diane avec inquiétude tandis qu'il avançait les mains comme dans un geste de supplication. La jeune femme craignit sa méfiance et devina ce qui réellement se tramait

dans l'ombre. Mais elle fut rassurée en voyant son visage prendre un aspect presque souriant tandis que la voix, meilleure cette fois, disait :

– La jeunesse d'aujourd'hui. Allez donc essayer de comprendre ça.

Su-Ken partit de la maison vers trois heures de l'après-midi.

Diane prit soin du malade à partir de ce moment-là.

Le soir, lorsqu'elle entra dans sa chambre, elle avait presque oublié la menace entendue la nuit précédente.

Elle resta clouée de stupeur cependant lorsqu'elle s'aperçut que l'on avait ajouté quelque chose au crochet qui avait été mystérieusement posé la veille.

La corde, la corde se balançait mollement et lorsque Diane s'approcha, elle vit que le nœud était juste à la hauteur de son cou.

IV

Il ne fallait pas effrayer le malade et pourtant il fallait prendre les moyens pour élucider ce troublant mystère.

La vue de la corde au-dessus de la fenêtre avait fortement troublé Diane. Mais ce qui l'avait encore plus stupéfiée, était le fait qu'elle avait verrouillé sa porte avant d'aller rejoindre monsieur Maloin. Or, à son retour, la porte était toujours fermée à clef. Comment s'était-on introduit dans sa chambre pour fixer la corde sinistre.

Elle pensa à la fenêtre mais après vérification, elle jugea qu'il était impossible de l'atteindre sans l'aide d'une échelle. Celui qui tourmentait Denise aurait-il risqué de grimper à sa chambre avec l'aide d'une échelle en plein jour. Et puis, Diane avait trouvé la fenêtre fermée à l'intérieur par un loquet. Celui-ci n'avait pas été touché.

C'était comme si on avait passé à travers le mur.

L'explication la plus simple était que celui qui s'était introduit dans la chambre, maintenant à deux reprises, possédait une clef.

Su-Ken était absente.

Restaient donc les deux domestiques : Adrien et Amélie.

Diane décida donc d'interroger monsieur Maloin à leur sujet.

Elle le trouva le lendemain matin dans son lit. Amélie venait de lui apporter son déjeuner. Lorsqu'elle fut seule avec lui, elle demanda :

– Vous avez confiance en Amélie ?

– Mais oui... pourquoi ?

– Et en Adrien également ?

– Bien sûr... Vous m'inquiétez, mademoiselle Diane. Pourquoi ces questions ?

– Parce que quelqu'un s'est introduit dans ma chambre hier dans la soirée et que la porte était fermée à clef. Vos domestiques possèdent des clefs ?

Le visage du malade s'était altéré.

– Dans votre chambre ? Dans la chambre de Denise ? Mais c'est impossible !

– Répondez à ma question, s'il vous plaît.

– Non, ils n'ont pas de clefs.

– Il en existe des doubles ?

– Non plus.

– Il faut qu'il y ait à tout ceci une explication logique, lança Diane en donnant un petit coup de poing sur le guéridon près du lit. Vos clefs, où les gardez-vous ?

– Dans la table-secrétaire de mon bureau.

– Et on pourrait les rejoindre sans que vous ne vous en aperceviez ?

– Difficilement, le meuble est toujours fermé à clef et je porte celle-ci sur moi, nuit et jour.

– À moins qu'on ait pu en faire faire d'autres.

Monsieur Maloin cette fois demanda avec un visage bouleversé :

– Mademoiselle Diane, dites-moi ce qui se

— passe ici. Vous semblez attacher trop d'importance au fait que quelqu'un se soit introduit dans votre chambre pour que je continue à croire qu'il ne s'agit que d'une mauvaise plaisanterie.

— Allait-elle lui dire la vérité ? Elle avait besoin de son aide le plus direct. Il le fallait bien.

— Quelqu'un, un inconnu, terrorise votre fille, monsieur Maloin.

— Terrorise...

— Alors elle lui raconta tout ce qui était survenu depuis qu'elle avait mis les pieds dans la maison ; elle lui dit tout ce que Denise lui avait elle-même appris.

— Monsieur Maloin était devenu livide.

— Mais il faut prévenir la police ! C'est incroyable ! On voudrait que Denise se tue ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a pu bien faire pour mériter que l'on s'acharne sur elle à un tel point ?

— Ce n'est peut-être pas à elle que l'on en veut, mais à vous.

- À moi ?
- Vous connaissez-vous des ennemis ?
- Aucun. J’ai toujours été honnête, autant dans ma vie privée qu’en affaires.
- Avez-vous ruiné quelqu’un volontairement ?
- Jamais. Ni volontairement, ni autrement.
- Pourtant il y a une explication, répéta Diane avec énergie. Les domestiques...
- J’en réponds.
- Comment alors aurait-on pu s’introduire dans la chambre de votre fille ?
- Je ne sais pas, dit Maloin en se prenant la tête à deux mains.
- Vous avez envoyé Su-Ken à Montréal ? Quand doit-elle être de retour ?
- Demain, je suppose.
- Qu’est-ce qu’elle a dit lorsque vous lui avez demandé de partir ?
- Elle s’est inquiétée, elle a demandé qui allait s’occuper de moi. Je lui ai répondu que c’était

Denise qui allait la remplacer momentanément.

– Elle est partie, comment ?

– Par l'autobus.

Diane sembla réfléchir un moment puis dit :

– Monsieur Maloin, vous allez m'excuser mais j'ai quelque chose à faire. Je serai peut-être absente toute la journée... Amélie peut s'occuper de vous, en attendant ?

– Oui.

Elle emprunta la voiture du malade car elle avait laissé la sienne devant un hôtel à Québec.

Une idée venait de la frapper.

Si l'homme à la canne venait faire le guet devant la fenêtre de Denise toutes les nuits, il était impossible que personne ne se fut aperçu de sa présence dans les parages.

À la rigueur, on pouvait accepter qu'Adrien et Amélie qui se retiraient tôt dans leurs chambres n'eussent rien vu. Mais il existait sûrement un voisin qui avait remarqué la présence du gros homme que la barbe noire rendait facile à repérer.

Elle questionna chez les voisins immédiats de monsieur Maloin. Mais ceux-ci n'avaient rien vu.

Elle pensa s'adresser également dans les nombreux motels qui longent le fleuve.

– Il faut bien qu'il couche quelque part puisqu'il revient tous les soirs.

Et ça ne pouvait être loin.

Après plusieurs heures de démarche, elle eut finalement du succès.

Des voyageurs s'étaient arrêtés pour souper : un homme avec une barbe noire, accompagné d'une chinoise assez jeune.

– Vous les aviez déjà vus ? demanda Diane à la fille de table qui lui avait apporté cette première bribe de renseignements.

– Non, mademoiselle.

– Vous en êtes sûre ?

– Mais, oui.

– Ils sont repartis ensemble ?

– Non, la chinoise, la dame, a continué seule avec la voiture et lui, est reparti à pied dans la

direction opposée.

– À pied !

On était à près de sept milles de la villa de monsieur Maloin.

– Je l’ai vu demander un lift.

Diane refit le chemin inverse s’adressant dans tous les hôtels, motels, maisons de pension. Mais personne ne connaissait, n’avait vu le géant à barbe noire. Personne n’avait remarqué la voiture qui était une Chevrolet de couleur verte.

– Je ne comprends plus rien, avoua Diane en rentrant à la villa.

Où pouvait-il bien se nicher ? C’était comme s’il s’était volatilisé en plein jour.

Peut-être logeait-il à Québec ?

Mais alors, il était impossible que personne ne l’ait remarqué puisqu’il venait tous les soirs, sans manquer, se planter devant la fenêtre de la chambre de Denise.

Elle reprit la voiture, arrêta à tous les postes d’essences.

Mais encore là, elle n'obtint aucun renseignement sur le mystérieux personnage.

Diane pensait.

– Un homme qui disparaît comme de la fumée. Un autre, qui sait, peut-être le même, qui passe à travers les murs pour venir suspendre une corde de pendu...

C'était bien là une des affaires les plus étranges que Diane ait eues à résoudre.

V

Su-Ken était de retour ce matin-là. Elle était arrivée très à bonne heure et avait repris son service auprès de monsieur Maloin. Diane, résolue, s'était adressée à elle sitôt le déjeuner terminé.

– Venez avec moi, mademoiselle, je voudrais vous parler.

Malgré que l'Asiatique eut un contrôle admirable sur ses nerfs et que pas un des muscles de son visage n'eût bronché, l'aventurière avait remarqué un léger affolement dans ses yeux. Lorsqu'elle fut seule avec elle dans la bibliothèque, elle lui lâcha brutalement :

– Eh oui, je ne suis pas Denise Maloin ! Qu'est-ce que vous en dites ! Denise est à l'abri... à l'abri de votre énorme compagnon à barbe noire. Et soyez bien assurée que moi, je n'ai pas la moindre envie de me pendre.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– Allez conter ça à d'autres. Voulez-vous que je vous dise ce que vous avez mangé à l'hôtel Canadien ? À propos, qu'est-ce que vous avez fait de la Chevrolet ?

– Je ne permettrai pas que vous me parliez ainsi. Je veux voir monsieur Maloin.

– Figurez-vous qu'il est au courant de tout, monsieur Maloin, et qu'il a vu la corde dans la chambre de sa fille.

– La corde ?

– Cessez de vous moquer de moi. Vous savez très bien ce que je veux dire.

– Non, tout cela est du mystère pour moi.

– Si vous préférez aller à la police...

La même oscillation des yeux de l'Asiatique vint apprendre à Diane qu'elle avait trouvé le point sensible.

– J'ai dit la police. Il sera facile de prouver que vous n'avez pas voyagé par l'autobus. Car enfin, une chinoise, ça se remarque : il n'en court

pas par les rues. La servante de l'hôtel Canadien vous identifiera également. Elle parlera aussi du barbu qui était avec vous. Alors quand la police saura par Denise que cet homme monte le guet tous les soirs devant sa chambre, quand elle verra la corde que je n'ai pas dérangée... votre compte sera fait, mademoiselle.

– Je vous jure que...

– Mon œil ! Je veux voir vos papiers.

– Mes papiers ?

– Vous n'êtes pas naturalisée canadienne.

– Non.

– Avez-vous fait une demande ?

– Non.

– Depuis combien de temps êtes-vous au pays ?

– Deux ans.

– Et vous n'avez pas l'intention de vous faire canadienne ?

– Je ne sais pas encore ?

- Alors pourquoi y êtes-vous venue ?
- Ça me regarde...
- Et ça me regarde également... après ce qui s'est passé ici.
- Peut-être qu'un jour... Je ne me suis pas encore fait à l'idée.
- Quel âge avez-vous ?
- Vingt-sept ans.
- Et d'où venez-vous ?
- De Hong Kong.
- Ah !... Hong Kong... Parlez-moi de votre ancien employeur.
- De mon quoi ?
- De celui qui était propriétaire de cette maison avant que monsieur Maloin l'achète. Vous étiez sa servante, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Son nom ?
- Lanoue.
- Où est-il à présent ?

– Il est mort.

– Je vais faire vérifier. Nous verrons bien.

– Mais enfin, qu'est-ce que vous me voulez ?

– Ce n'est pas moi qui vous veux quelque chose ? C'est bien vous au contraire, vous et votre compagnon, qui essayez de pousser Denise Maloin au suicide.

– Vous vous trompez. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– Nous verrons bien. Pour le moment, je dois vous demander de vous retirer dans votre chambre.

– Mais... monsieur Maloin... qui s'en occupera ?

– Sûrement pas vous. C'est fini cela et à partir de maintenant.

– Alors, si on n'a plus besoin de moi ici, je veux m'en aller.

– Vous ne partirez pas d'ici avant que cette affaire ne soit éclaircie.

Su-Ken s'était sensiblement rapprochée de

Diane. Avec une rapidité inouïe, elle tira un stylet très court d'un étui dissimulé dans son corsage et plongea sur elle avec une flamme meurtrière dans les yeux.

Mais l'aventurière n'en était pas à sa première altercation avec un agresseur sournois. Elle se jeta de côté, saisit au vol la main qui tenait la dague et tordit le poignet brutalement. L'arme blanche tomba au sol et un combat sans merci s'engagea entre les deux femmes.

Diane était aux prises avec une femme qui connaissait presque aussi bien qu'elle le judo, cette lutte japonaise terrible, qui met dans la main de celui qui la connaît un moyen rapide et efficace de mettre son adversaire hors de combat et permet même de le tuer.

Su-Ken se défendait avec une énergie décuplée par la peur. Diane était froide et méthodique. C'est ce qui finalement lui donna la victoire. À un moment donné, la chinoise plongea sur elle, les mains visant sa gorge mais un peu trop écartées. Diane en profita pour appliquer un coup de revers à la base de son nez, ce qui amena le

sang immédiatement.

Su-Ken se défendait avec une énergie découplée par la peur. Diane était froide et méthodique. C'est ce qui finalement lui donna la semelle dans le ventre. La Chinoise fut ployée en deux en même temps qu'une expression de douleur vint faire grimacer son visage. Diane allongea alors un autre coup de pied et cette fois ce fut le talon étroit de sa chaussure qui entra en contact avec l'œil de Su-Ken. Su-Ken roula au plancher, inconsciente, et son œil se tuméfia pour devenir bleu et sanguinolent.

– Adrien, cria Diane qui se sentait encore dans la meilleure des formes, Adrien !

Le chauffeur arriva. Il resta cloué sur le seuil de la porte tandis que son regard allait de Su-Ken qui s'était mis à geindre à Diane qui se tenait debout devant elle.

– Transportez-la dans sa chambre. Je vous accompagne.

Lorsque Su-Ken fut étendue sur son lit, Diane demanda au chauffeur de l'invalidé :

– Vous avez quelque chose pour boucher la fenêtre ?

– Je crois que oui, dans la cave.

– Un grillage ?

– Oui.

– Alors venez le poser. Vous viendrez me chercher quand ce sera fait.

– Mais... pourrais-je savoir...

– Nous en reparlerons plus tard. Je vais rejoindre monsieur Maloin pour le mettre au courant. Il devrait être dans tous ses états. Il a certainement entendu le bruit de la lutte.

Tandis que Diane racontait à monsieur Maloin ce qui venait de se produire, elle vit le visage du malade s'altérer profondément.

– Que craignez-vous, lui dit-elle pour le rassurer, votre fille ne court aucun danger et vous voyez par le récit que je viens de vous faire que je suis en état de me défendre.

– Vous avez peut-être raison. Mais j'espère que nous arriverons au bout de cette affreuse

histoire bientôt.

– J’ai l’impression que ce ne sera pas long.
Dites-moi de qui avez-vous acheté la maison.

– D’un certain monsieur Lanoue.

– Vous ne l’avez jamais vu ?

– Non, c’est mon notaire qui a effectué la transaction. La maison se vendait à un prix dérisoire. Je n’ai pas pu laisser passer une affaire aussi avantageuse.

– Vous pourriez le rejoindre votre notaire ?

– Mais tout de suite, si vous voulez.

– Faites.

Le notaire apprit que Lanoue n’était qu’un agent d’immeubles représentant un nommé Petrof.

– Un Russe, s’exclama Diane, un Russe !
Nous brûlons.

Elle communiqua sur le champ avec le bureau de Lanoue. Lorsqu’elle raccrocha, ses yeux brillaient.

– Petrof est un gros homme qui marche avec

une canne et qui arbore une magnifique barbe noire.

– Qu'est ce que tout cela veut dire ?

– Je ne sais pas encore mais nous sommes certainement prêts de le découvrir.

Adrien vint retrouver Diane. Ils retournèrent tous deux dans la chambre de Su-Ken. La fenêtre fermée par une grosse grille était inviolable. Diane jeta un coup d'œil à la chinoise qui bougeait sur son lit en émettait de temps à autre une plainte puis referma la porte à double tour.

– Celle-là au moins, nous savons où elle est, dit Diane.

Puis elle décréta :

– Je m'enferme dans la chambre de mademoiselle Denise. Je suis sûre que l'homme à la canne va passer à la contrattaque. Je veux être là pour le recevoir. Vous me ferez apporter mon souper en haut par Amélie.

– Bien, fit Adrien en roulant des yeux effrayés.

VI

Le soir tomba interminablement et pour Diane, la transition entre le jour et la nuit fut d'une longueur indéfinie.

Elle ressassa dans sa tête plusieurs fois, les dernières péripéties de l'étrange aventure qu'elle vivait.

Une chose était certaine. Petrof, l'homme à la canne, savait qu'elle n'était pas Denise Maloin. Su-Ken avait dû le lui dire lorsqu'elle l'avait rencontré à l'Hôtel Canadien.

Alors qu'allait-il faire ? Allait-il prendre quand même sa faction devant la fenêtre ? Allait-il concevoir une haine pour l'intruse qui tenait contrarier son projet diabolique, et essayer de se venger en la punissant ?

Adrien était venu porter le repas du soir et Diane avait mangé allègrement.

Après le souper, elle s'était installée dans un fauteuil voltaire et avait placé sur ses genoux le revolver que Maloin lui avait prêté.

Car elle était sûre qu'il allait se produire quelque chose.

Vers minuit cependant, voyant qu'il ne se produisait encore rien d'insolite, elle s'était levée et s'était mise debout devant la fenêtre. La nuit était magnifique. Dans le ciel une lune se prélassait tandis qu'une multitude d'étoiles semblaient lui faire cortège. Petrof n'était pas sur la terrasse.

– C'est donc qu'il va venir, pensa Diane.

Debout ainsi, la corde sinistre lui touchait presque l'épaule. Elle se retourna en frissonnant, éteignit la lumière, puis attendit dans l'obscurité.

Combien de temps s'écoula-t-il... Elle n'aurait pu le dire... Elle veillait, tous ses muscles et nerfs tendus comme une panthère à l'affût qui n'attend que le moment propice pour bondir, griffes sorties.

Puis elle eut l'impression qu'il se passait

quelque chose... Mais elle n'aurait pu dire quoi...
Lorsqu'une vérité se fit en elle, comme une
appréhension, un pressentiment incontrôlable
mais pourtant vrai, sans qu'aucune preuve ne vint
le corroborer.

Elle ressentit comme une vérité toute première
qu'elle n'était plus seule dans la chambre. Oui, il
y avait quelqu'un d'autre et ce quelqu'un avait
pénétré dans la chambre comme par magie sans
que la porte ne fut ouverte, sans que la fenêtre
n'eut bougé.

Mais elle ne le voyait pas. Elle ne faisait que
deviner sa présence.

Puis il y eut un craquement d'allumette. Dans
la clarté projetée par la flamme fugitive, Diane
aperçut un visage épouvantable qui grimaçait un
sourire hideux. Cela ne dura qu'un moment mais
Diane sut que jamais elle n'oublierait la face
terrible qu'elle avait aperçue.

C'était une tête ronde au crâne dégarni et dont
le front se prolongeait par une surface de chair
lisse plissée, sillonnée de traits noirs. Les joues
étaient deux bandes, marquées d'éraflures

profondes. La bouche et les yeux étaient d'horribles trous.

Maintenant elle ne voyait plus la tête du monstre, seulement le point rouge de la cigarette.

Elle leva le revolver, visa avec précaution et tira sans qu'une explosion ne suivit le retrait du chien de son arme. L'apparition eut un rire sinistre et grave.

– J'ai pris la précaution de retirer les balles de votre revolver...

Puis :

– Pourquoi ne vous mêlez-vous pas de ce qui vous regarde ?

– Qui êtes-vous ?

– Cela importe peu. Dites-moi où est Denise Maloin.

– Jamais de la vie.

– La corde peut aussi bien servir pour vous que pour elle...

– Pourquoi voulez-vous que Denise se pendre ?

– Dites-moi plutôt où elle est ?

– Jamais.

Il y eut un autre rire, aussi lugubre que le premier.

– Je la retrouverai bien seul. Je voulais vous épargner mais puisque vous refusez de m'aider, apprenez mademoiselle que demain vous ne vivrez plus.

– Qu'est-ce que Denise a bien pu vous faire !

– Il me semble que cela est assez évident !

– Non, je ne comprends pas, murmura Diane.

– C'est donc que vous êtes aveugle.

L'inconnu au visage diabolique ne lui disait-il pas qu'elle aurait pu découvrir ce qui l'acharnait à vouloir la mort de Denise Maloin ? Et pourtant, elle avait beau se creuser la tête, elle ne trouvait rien pouvant la renseigner à ce sujet. Y avait-il un fait capital à ce sujet, qu'elle avait négligé ?

– Où est Denise ? murmura de nouveau la voix.

– Je ne sais pas.

Un soupir puis la voix dit :

– Demain, ce sera vous qu’il y aura au bout du câble.

– Il faudra m’y mettre.

Ses yeux s’étant fait à l’obscurité, Diane voyait la silhouette massive de son visiteur qui semblait venir de l’au-delà.

Il n’était pas armé et gardait ses mains immobiles sur ses genoux.

Elle supputa ses chances de succès. Une façon évidente de régler cette affaire aurait été de s’emparer de l’homme devant elle. Mais il fallait pour cela qu’elle se rende à lui sans qu’il ne l’abatte. Peut-être n’avait-il pas de revolver dans la main mais il en avait sûrement un en sa possession.

Alors... créer un moment de diversion, provoquer un geste inattendu pour s’assurer quelques secondes, voir une minute davantage puis plonger sur la masse immobile devant elle.

D’un geste rapide et adroit, elle attrapa un livre posé sur la table de chevet tout prêt d’elle et le lança à la tête de la silhouette devant elle.

L'homme frappé au front se leva. Elle n'en demanda pas plus. Quelques secondes plus tard, elle arrivait sur lui, tenant son revolver par le canon et frappant à la tête dont elle apercevait de nouveau le visage grotesque.

Le coup ne porta pas avec la précision qu'elle aurait voulue car l'obscurité lui avait rendu la cible difficile à voir. Cependant l'homme frappé avait reculé d'un pas en émettant un grognement rauque.

Diane fonça de nouveau sur lui mais pour tituber à son tour durement frappée à la mâchoire par un poing formidable. Elle était tombée à genoux. Elle se releva avec toute la puissance d'une tigresse, les yeux encore voilés par l'effet de l'étourdissement qui la tenaillait encore.

Mais il ne se produisit plus rien. Son adversaire ne profita pas de l'avantage évident qu'il avait sur elle. Elle marcha péniblement jusqu'au commutateur et fit jaillir de la lumière dans la chambre.

Malgré toute sa puissance de contrôle, elle ne peut s'empêcher de pousser un cri de surprise.

Car la chambre était vide. En effet, il n'y avait plus personne, sauf elle-même qui se tenait debout près du mur. La chaise à berceaux dans laquelle était assis son étrange visiteur, oscillait encore.

– Je suis folle, murmura-t-elle, je suis folle.

Peut-être que cela n'était qu'un mauvais rêve. Peut-être qu'elle n'avait pas reçu de coup de poing ? Peut-être qu'elle s'était heurtée à la chaise en tombant et que c'était pour cela qu'elle ressentait une douleur au menton et que la chaise bougeait faiblement.

– Non, il est venu quelqu'un ici !

Elle vérifia le contenu de son revolver. Il était vide. Il avait fallu que quelqu'un en retirât les balles. Mais cela avait nécessairement été fait plus à bonne heure dans la journée.

– Je ne suis pas folle !

La porte et la fenêtre étaient intactes.

Elle sortit dans le corridor, courut à la chambre d'Adrien. Le chauffeur dormait à poings fermés. Donc ce n'était pas lui.

– Levez-vous, levez-vous, Adrien !

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ? bégaya le chauffeur.

– Allez chercher la clef de la chambre de Su-Ken. Vite.

– Mais...

– Faites ce que je vous dis.

– Réveillez monsieur Maloin, s'il le faut, puis rencontrez-moi devant la chambre de Su-Ken. Courez ?

Adrien se jetait hors de sa chambre.

Plus tard, Diane avec fébrilité ouvrait la porte de la pièce où Su-Ken était gardée prisonnière.

Elle ne fut pas surprise de constater que cette dernière n'y était plus et cela malgré que la grille de la fenêtre n'eut pas été touchée, malgré que la porte n'eut pas été ouverte.

– C'est à devenir fou, murmura Adrien avec des yeux agrandis par la stupeur.

– Mais non. Je commence à comprendre, murmura simplement Diane avec une flamme

dans ses prunelles.

– Que voulez-vous dire ?

– Tout à l’heure, j’ai reçu la visite d’un homme épouvantable.

– La visite ?

– Oui, dans ma chambre.

– Mais cela est impossible. Personne n’aurait pu entrer dans votre chambre ? Ne fermez-vous pas la porte à clef ?

– Mon visiteur passe à travers les murs.

– Vous vous moquez de moi !

– Pas du tout. Il était horrible. Il avait un visage ravagé comme si quelqu’un l’avait écrasé avec un marteau, brûlé avec une torche.

– Ah !

– Qu’est-ce que vous avez ?

Adrien était devenu livide. Il bégaya :

– Il faut protéger mademoiselle Denise à tout prix, à tout prix, vous m’entendez ?

– Qu’est-ce que vous avez, Adrien ?

– Cet homme...

– Vous le connaissez ?

– Oui.

Mais Amélie entra dans la chambre.

– Monsieur Maloin est plus mal. Il vous réclame, mademoiselle. Il va mourir.

Elle tordait ses bras.

Diane laissa Adrien dans la chambre et courut au chevet de l'invalidé.

Il était verdâtre. On devinait que son cœur faisait des efforts inouïs pour continuer de battre.

– Mon Dieu... il va passer, gémit Amélie, les yeux pleins de larmes.

Maloin avec toute la force qui lui restait murmura :

Piqûre... là-Diane courut à la table, préleva dans une bouteille fermée par un tissu spongieux, un liquide bleuâtre et fit une piqûre intraveineuse au malade.

Il s'endormit peu à peu.

– Il faut prévenir le médecin.

– J’y cours, murmura Amélie.

Ce qu’il fallait éviter, c’était une syncope. Si le cœur s’arrêtait, aucun stimulant ne le mettrait en marche. Diane déboutonnant le pyjama de Maloin, appliqua ses deux mains sur sa poitrine et se mit à lui masser le cœur lentement, dans un rythme invariable.

Le docteur arriva enfin.

Il déclara à Diane.

– Vous lui avez sauvé la vie, mademoiselle. Il faut l’hospitaliser sur le champ.

– Vous allez vous en occuper ?

– Oui.

– Amélie, préparez une valise. Vous faites venir l’ambulance, docteur ?

– Immédiatement.

Le docteur fit une autre injection au malade et une heure plus tard, une ambulance l’emportait à toute allure vers un hôpital de Québec.

Amélie, hystérique, avait tenu à accompagner

le malade.

Diane resta seule dans la maison.

– Adrien, pensa-t-elle.

En effet, elle l'avait oublié dans sa lutte contre la mort.

– Adrien !

– Où était-il passé ? Pourquoi n'était-il pas venu les rejoindre ? Elle l'appela inutilement. Elle courut à la chambre de Su-Ken, à la bibliothèque, à la cuisine mais il était introuvable.

Alors elle remonta à sa chambre.

Ce fut là qu'elle l'aperçut, au bout du câble, le cou cassé et la tête pendant sur l'épaule droite.

On l'avait assassiné puis pendu à la corde qui devait servir pour Denise et probablement pour elle-même.

Denise était chez un parent, monsieur Maloin à l'hôpital où Amélie faisait les cents pas.

Adrien était mort.

Donc Diane restait seule dans la maison.

Alors d'un pas calme, elle marcha jusqu'à la fenêtre et froidement, y jeta un regard, absolument certaine de ce qu'elle allait y voir.

Debout, près d'un chêne, appuyé sur sa canne, Petrof, regardait sa fenêtre.

Quand il l'aperçut, un sourire sardonique vint illuminer son visage et il eut l'audace de lui envoyer la main.

Elle n'avait pas d'arme, son revolver étant inutile puisqu'on avait soutiré les balles.

Et elle était, seule contre trois : Su-Ken, Petrof et l'homme sans visage qu'elle devina facilement être le plus dangereux de ses adversaires.

Fuir ? Cela lui répugnait. Et puis, était-ce possible ? Ne l'abattraient-ils pas sitôt qu'elle aurait mis un pied hors de la villa ?

Téléphoner à la police ? Ce n'était pas dans ses habitudes d'avoir recours à la Sûreté. Mais dans la situation présente, n'était-il pas sage de se résigner à demander de l'aide puisqu'elle était sans défense et seule contre des ennemis invisibles et implacables ?

D'ailleurs depuis qu'il y avait eu meurtre, l'affaire relevait de la force constabulaire.

Elle descendit dans la bibliothèque, ouvrit le récepteur et composa le numéro de la police de Québec... pour éclater quelques secondes plus tard d'un rire nerveux.

– J'aurais dû y songer.

On avait coupé le fil et le téléphone était mort. Elle éteignit la lumière et s'approcha de la fenêtre. Petrof était toujours là.

– J'ai toujours bien un avantage sur celui-là, se dit-elle. Pour le moment, il ne sait pas où je suis et moi je le vois. Puis elle se retourna, frappée par une idée lumineuse.

– L'arc !

Au-dessus de l'âtre de la bibliothèque se trouvait une panoplie d'armes blanches collectionnées sans doute en Afrique. Il y avait des dagues, coutelas, poignards, lances de toutes sortes et aussi un arc entouré de flèches très longues aux ferments pointus.

Elle se brisa les ongles pour arracher l'arme

primitive maintenue par une broche.

Puis elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit précautionneusement de quelques pouces.

Petrof surveillait toujours la fenêtre du second.

Elle fit glisser la flèche sur son pouce, banda l'arc, visa et lâcha la corde.

La flèche fila en sifflant lugubrement.

Petrof eut un rugissement, battit l'air de ses bras puis s'affala dans l'obscurité.

– Et de un, murmura-t-elle.

Restaient Su-Ken et l'homme sans visage.

Était-il là à la guetter ?

Allait-il plonger sur elle maintenant qu'elle venait de venger la mort du chauffeur Adrien ?

S'emparer du revolver de Petrof... voilà ce qui comptait pour le moment.

Elle se glissa hors de la maison par la fenêtre et rampa jusqu'au cadavre du Russe.

Il respirait encore. La flèche l'avait atteint dans le cou. Un sang épais coulait sur sa chemise.

Diane s'empara de son revolver, prit son portefeuille tandis que ses yeux la suivaient chargés d'une haine quasi-inhumaine.

Elle regagna la maison par le même chemin.

Aurait-il été plus prudent de fuir ? De courir sur le chemin jusqu'à ce qu'une auto vint à son aide puis d'avertir la Sûreté ?

Mais elle se sentait confiante à présent.

Maintenant qu'elle avait terrassé l'un de ses ennemis, elle ne doutait plus qu'elle viendrait à bout des deux autres.

Elle monta à sa chambre et s'enferma à double tour.

Puis minutieusement, elle se mit à inspecter le mur face au lit.

– Ça y est, s'écria-t-elle, je l'ai.

Elle appuya la paume sur une moulure pour voir une partie du mur glisser laissant ainsi à découvert une issue haute et étroite à laquelle aboutissaient les marches d'un escalier en spirale.

– Le voilà, le secret de cette maison.

Revolver au poing, elle descendit lentement l'escalier.

– Il doit y avoir une issue pareille dans la chambre de Su-Ken, c'est comme cela qu'elle a réussi à fuir, pensa-t-elle en atteignant un palier.

Elle allait s'engager dans une pièce basse et longue lorsqu'elle ressentit une douleur atroce à la nuque en même temps qu'un coup puissant lui faisait voler le revolver des mains.

Elle se retourna quand même pour passer à la contre-attaque. Mais elle resta stupéfiée lorsqu'elle aperçut Petrof devant elle, la chemise pleine de sang, les yeux hagards.

– À nous deux à présent, petite demoiselle, murmura le Russe.

VIII

Diane devinait facilement ce qui s'était passé. Petrof, doué d'une énergie vraiment extraordinaire avait réussi à arracher la flèche qui l'avait blessé à la base du cou ; le sang s'était aussitôt coagulé refermant la plaie et l'air froid de la nuit avait fait le reste.

Maintenant il était debout devant elle, la tenant à sa merci, au bout de son arme, le visage tordu par un rictus, les yeux remplis d'une haine meurtrière.

– Sale petite ! éjecta-t-il. Approche.

Diane obéit.

– Tu n'en as plus pour longtemps.

– C'est toi qui as tué le chauffeur ?

Il ricana :

– Tu aimerais bien savoir, hein ?

– Ça m'intéresse...

– Dans cinq minutes, tu auras pris sa place.

– C'est l'autre qui t'a dit de me tuer ?

– Naturellement.

– Je ne savais pas qu'Adrien le connaissait ?

– C'est cela qui l'a perdu, ce pauvre...

– Vous étiez là, derrière le mur de la chambre de Su-Ken lorsque je lui ai parlé de l'homme à la face brûlée ?

– Oui. J'ai bien vu qu'il se souvenait. Il fallait l'abattre alors.

– Pourquoi vous acharnez-vous sur Denise Maloin ?

– Tu en demandes trop, petite. Allons, marche.

Il lui indiquait le chemin du bout de son revolver. Diane avança lentement, descendit un escalier qui devait être près de la sortie car elle sentit que l'air était plus froid et plus humide. Petrof toucha un bouton de sa main libre et une partie de mur glissa livrant accès à un garage dans lequel Diane reconnut sur le champ la

Chevrolet verte.

– Tu vivais ici ?

– Toujours, oui.

– C'est l'homme à la face brûlée qui a fait bâtir la villa ?

– Peut-être...

– Pour la revendre ensuite à monsieur Maloin ?

– Tu poses trop de questions.

– C'est de Maloin qu'il veut se venger, n'est-ce pas ? Il veut se venger de lui et il s'attaque à sa fille, Denise. C'est bien cela, hein ?

– Maintenant, on s'en retourne.

Diane regarda avec surprise le russe qui venait de ramasser une paire de pince.

– Où allons-nous ?

– Nous retournons dans la pièce de tout à l'heure.

Diane refit le chemin inverse.

– Et maintenant, tu vas me dire où se trouve

Denise ?

– Tu perds ton temps.

– Ça me ferait plaisir de te voir te tordre au bout de mes pinces. Ça fait longtemps que je n'ai pas joué à ce petit jeu-là. J'en ai l'eau à la bouche.

– Tu veux ?

– Je veux prendre les moyens pour que tu parles... tout simplement.

Puis :

– Tu ne connais pas le petit truc des pinces ? Ah ! Tu aurais dû me voir lorsque j'appartenais à la garde du Tzar. Il n'y a rien au monde de plus beau qu'une révolution. Quand le tzar a été assassiné en Russie, on s'est remis ensemble, ceux qui restaient de sa garde et on s'est mis à piller et à brûler la campagne. Quelle vie !

– J'imagine. Vous n'êtes qu'une brute sanguinaire.

– Peut-être... mais c'est ma spécialité de délier la langue des jolies filles comme toi. Dans cinq minutes tu te traîneras à mes pieds et tu lécheras

mes bottes en me demandant d'avoir pitié de toi.

– Vous semblez bien sûr.

– Tu as une belle poitrine... dommage qu'il n'en restera plus rien tantôt. Approche.

– Sinon ?

– Sinon, je te brûle la cervelle.

– Vous n'auriez pas la lâcheté de...

– De te déchiqueter en lambeaux ? Une fois, à Kiev, je me suis mis à déchirer une gamine de quinze ans. Crois-le ou non, un camarade qui m'assistait a perdu connaissance. Et c'était un dur. Il voulait que j'en finisse. En finir... mais ça prend du temps quand on est artiste ! D'abord les ongles des mains, puis des pieds. Le nez que l'on écrase, la langue, les oreilles, les seins... Approche.

Diane lâcha :

– Je préfère une balle dans la tête. Comme ça, ça fait moins mal !

Petrof éclata de rire.

– Dans la tête ! Vous entendez ça ! Pour voir

si je ferais une chose aussi stupide. Mais pas du tout... dans l'épaule, ou le ventre puis je te traîne sur la chaise et je prends mes pinces. Tu n'aimerais pas mieux me dire où se trouve Denise ?

– Non.

– Alors, approche.

Petrof approcha la pince de sa prisonnière mais celle-ci plus rapide lui donna un coup de poing en plein sur la blessure que la flèche avait faite. Le russe rugit tandis que le sang se mit de nouveau à dégouliner sur sa chemise. Il voulut en finir rapidement avec celle qui lui causait tant d'embarras et releva l'arme.

Lorsqu'il tira, la porte du garage se refermait. Il courut vers le garage. La Chevrolet verte sortait dans la cour. Il fit feu. Alors comme animé par un démon, l'automobile plongea vers lui et le frappa durement. Il alla s'assommer sur le mur.

Diane sortit et constata qu'il était sans connaissance. Elle verrouilla la porte du tunnel et sortit la voiture et vint refermer la porte du

garage.

– Il ne bougera pas pour un moment, se dit-elle. Puis elle remonta dans la maison pour s'emparer du portefeuille qu'elle avait enlevé au russe.

Dedans se trouvait la carte d'un hôtel de Québec.

– C'est déjà quelque chose, se dit-elle.

Avec toute l'habileté dont elle était capable, elle conduisit à une vitesse de bolide, la Chevrolet dans la direction de la vieille capitale, puis de l'hôtel.

C'était une maison pour touristes, retirée et discrète. À la réceptionniste, elle demanda :

– Il y a une chinoise qui habite ici ?

– Oui. Au deuxième.

– Elle est seule ?

– Mais non, elle est avec son patron.

– Son patron ?

– Celui qui porte un masque de caoutchouc ?

Vous savez. Il monte la voir de Montréal toutes

les semaines.

– Ah !

– Vous voulez les voir ?

– Oui.

– Chambre 212.

– Merci.

Diane monta et frappa.

– Qui c'est ? demanda une voix féminine qu'elle reconnut pour être celle de Su-Ken.

– Service de chambre.

– Minute.

Diane sortit son revolver lorsqu'elle vit la porte s'entrouvrir.

Su-Ken poussa un cri strident en apercevant l'aventurière.

– Vous !

Diane pénétra dans la chambre.

– Bouge pas.

L'homme au visage horrible s'était lancé vers un bureau qui contenait sûrement un revolver.

On ne voyait pas sa face grotesque car elle était dissimulée par un masque de caoutchouc mince qui imitait quelque peu la couleur et le grain de la peau. Mais c'était malgré tout une tête fantomatique et d'autant plus repoussante qu'elle n'attirait pas la pitié.

– Tout est fini, cria Diane. On descend à la Sûreté. Petrof a avoué que vous avez tué Adrien.

– Qui êtes-vous ? hurla l'homme en regardant Diane avec des yeux étincelants.

– Celle qui vous roule depuis le début. Celle que vous avez prise pour Denise Maloin.

– Jamais vous ne m'arrêterez !

Il avait plongé sur Diane avec une telle rapidité que celle-ci fut surprise et ne put se défendre. Un coup de poing l'envoya rouler au plancher tandis qu'elle échappait son revolver.

Diane qui croyait sa fin proche eut la surprise de voir le meurtrier d'Adrien tomber à genoux en poussant un cri de souffrance.

Su-Ken lui avait asséné un coup à la tête utilisant un appui-livre. Elle ramassa vivement le

revolver et se mit à donner des coups de crosse dans le masque de caoutchouc. L'homme hurlait.

Lorsque Diane fut sur ses pieds et après qu'elle eut arraché le revolver des mains de Su-Ken, elle se porta vers son agresseur de tantôt qui se tordait de douleur.

– J'en avais assez d'être son esclave, lâcha Su-Ken. Diane arracha le masque. L'homme avait le nez et les os des joues fracturés.

– Comment se nomme-t-il ?

– Georges Loïselle. Vous voulez connaître son histoire ?

– Oui.

– Moi, je n'ai rien fait de mal. J'ai toujours agi sous la menace d'être déchirée à coups de pinces par Petrof.

– Il a essayé de me faire la même chose.

– Ah... Et où est-il ?

– Enfermé dans le garage de la Chevrolet.

– Vous avez découvert le couloir secret ?

– Oui.

– Vous êtes extraordinaire ?

– Parlez-moi de lui, dit Diane en désignant l'homme étendu au plancher.

– Je peux tout vous raconter et aussi bien que lui pour l'avoir entendu répéter son histoire au moins mille fois.

– Je vous écoute.

– Il était autrefois mécanicien et travaillait ici dans la ville de Québec. Monsieur Maloin à cette époque était dans la trentaine et n'était pas marié. C'était un sportif de grande classe.

– Qu'est-ce que Loïselle vient faire là-dedans ?

– J'y arrive. Un jour Maloin acheta une voiture de course et en confia l'entretien à Loïselle.

– Oui.

– Vint le jour de la grande course. Maloin qui possédait une voiture superbe n'avait en réalité qu'un adversaire, qu'un rival dangereux, un ami d'ailleurs. Il possédait une voiture aussi rapide que la sienne. Maloin comptait sur le démarrage

pour s'assurer de la victoire.

– Enfin...

– Alors il mêla de l'éther à l'essence afin de s'assurer une combustion instantanée. Il était sur la piste et il voulut s'assurer que tout était en ordre. Il donna du gaz comme on dit.

– Et...

– Il ne savait pas que Loïselle était agenouillé derrière la voiture en train de vérifier si les écrous de la roue de droite étaient en bon état. Du feu sortit du tuyau d'échappement et brûla atrocement le visage de Loïselle.

– Mon Dieu !

– Loïselle voulut poursuivre Maloin mais ce dernier eut le culot de dire que le mécanicien était avec lui dans l'affaire. Il fut prouvé que Loïselle avait misé beaucoup d'argent sur la victoire de Maloin et ainsi la cause fut rejetée.

– C'est épouvantable.

– Avec un visage comme le sien, Loïselle était perdu. Il se mit à voyager à travers le monde et à devenir un criminel à toute épreuve. Il servait

dans les guerres, liquidait les espions. Il connut Petrof durant la révolution de Russie. Il fit du commerce d'armes durant la guerre de Chine. Je crois qu'il a cent assassinats à son crédit. Moi, je l'ai connu à Hong-Kong.

– Vous êtes sa femme ?

– Sa maîtresse. Pas que je le veuille. Il me tenait de force.

– Mais ne pouviez-vous pas fuir ?

– J'ai essayé une fois. Voulez-vous que je vous montre ce que Petrof a fait de mon sein gauche.

– Non... non... dit Diane horrifiée.

– Loïselle était fou. Il n'oubliait pas Maloin. Il rêvait toujours de se venger. C'est pour cela d'ailleurs que nous sommes venus au Canada. Lorsqu'il apprit que Maloin était malade, il jugea que ce n'était pas assez que de tuer un homme qui était déjà mort. Il décida donc de s'en prendre à sa fille, de la faire souffrir à un tel point qu'elle se suiciderait. Il a fait construire la maison que vous savez et a réussi à la faire acheter par

Maloin. Vous connaissez le reste.

– Oui. Et c’est lui qui a tué Adrien.

– Adrien qui était le domestique de Maloin au moment de l’accident dans lequel Loïselle fut brûlé se souvint de tout. Maloin qui était dissimulé dans le mur a tout entendu de votre conversation avec votre chauffeur. Il décida donc de le supprimer.

– Je vois.

– Maintenant, demanda Su-Ken, est-ce que je suis libre ?

– Il faut prévenir la Sûreté. Vous venez avec moi.

Deux heures plus tard, c’est-à-dire vers dix heures du matin, Su-Ken et Diane voyageaient dans une voiture de la Sûreté vers la villa de Maloin.

Ils trouvèrent Petrof dans le garage là où la Chevrolet l’avait heurté. Il n’avait pu bouger car il avait les deux jambes broyées.

– Je cours prévenir monsieur Maloin, dit Diane. Elle sortit du garage pour voir Amélie qui

s'avançait sur la terrasse.

– Monsieur Maloin a succombé à une crise cardiaque, dit la cuisinière avec un visage décomposé par la douleur.

Ainsi la vengeance de Loïselle s'accomplissait malgré lui.

*

Diane, de retour à l'hôtel Saint-Roch, trouvait un télégramme qui l'attendait.

« Reviens à Montréal. Stop. Madeleine Levasseur entre les mains de la police. Stop. Ai besoin de toi. Michel. »

Ce fut avec une joie indicible que la jeune aventurière réintégra la métropole.

Elle sauta au cou du journaliste.

– La prochaine fois que tu as des affaires du genre de Monsieur Victor à me confier, oublie-moi, dit-elle. Si tu savais ce qui m'est arrivée.

– Comment... dit le journaliste contrarié, tu ne

veux plus t'en occuper ?

– Dis-moi pas que...

– Ce serait important qu'on le retrouve.

– Pourquoi ne t'en occupes-tu pas pour faire
changement ?

– Tu penses que je m'amuse ici, à Montréal ?

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Depuis ton départ, je joue au voyou et je me
promène dans le red light à la recherche
d'indices.

– Tu essaies de trouver ses complices ?

– Oui. L'organisation de Monsieur Victor est
maintenant sur pied. Il a ses prostituées et ses
vendeurs de drogue bien installés dans la ville.
Bientôt la guerre entre lui et les autres gangsters
qui vivent du même racket va éclater.

– Tu dis qu'on a arrêté sa maîtresse ?

– Oui. Un coup de hasard. Un agent qui a été
muni de sa photo l'a reconnue à la gare.

– Et alors ?

- Alors tu penses bien qu’elle ne parle pas.
 - Et qu’est-ce que la police a décidé ?
 - De la relâcher et de la suivre.
 - Et qu’est-ce qu’elle a fait ?
 - Elle a pris un billet pour Haïti.
 - Ils ne peuvent pas la retenir ?
 - Ils ne veulent pas la retenir. Qui dit que Monsieur Victor n’est pas rendu dans ce coin-là ?
 - C’est possible.
 - Alors... mon petit chou... tu prends l’avion demain soir pour Haïti.
 - Quoi ! Tu n’es pas sérieux ?
 - Extrêmement, au contraire. Ça ne te tenterait pas de visiter l’île d’Amour ?
 - Bien sûr... avec toi.
 - Pas le temps.
- Diane dit tristement.
- Tu n’as même pas remarqué que j’avais les cheveux blonds.
 - Si, j’ai remarqué, et je trouve que ça te va

très mal.

– Tu es un homme impossible. Tu ne pourrais pas m’embrasser un peu ?

Michel prit la jeune femme dans ses bras et l’embrassa longuement. Puis il dit :

– Tu peux partir dans trois jours ?

– Bien sûr...

Diane fut sur le point de pleurer. Puis elle s’encouragea.

– Lorsque monsieur Victor sera sous verrou, Michel et moi prendrons une petite vacance.

Puis elle pensa à Haïti, l’île d’Amour. Qu’aurait-elle dit si quelqu’un lui avait appris que l’île d’Amour se transformerait pour elle, prendrait l’allure de l’île de la Mort ?

Néanmoins, trois jours après son arrivée à Montréal, elle prenait l’avion à destination d’Haïti.

Cet ouvrage est le 500^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.